





# LES CHATS DE HASARD



## Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

L'Admiroir  
*roman, 1976*  
*et coll. « Points », n°P438*

Le Nez de Mazarin  
*roman, 1986*  
*et coll. « Points », n°P86*

Le Voile noir  
*1992*  
*et coll. « Points » n°P146*

Je vous écris  
*1993*  
*et coll. « Points » n°P147*

\*

Lucien Legras, photographe inconnu  
*présentation de Patricia Legras*  
*et Anny Duperey*  
*1993*

*ANNY DUPEREY*

# LES CHATS DE HASARD

r é c i t

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Tableau de couverture et croquis de l'auteur.

ISBN 978-2-02106693-7

© Éditions du Seuil, avril 1999.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*En souvenir de mon amie Missoui,  
et de tout ce qu'elle m'a apporté.*







J'ai pour les animaux un amour raisonnable.

En ce qui concerne la faune sauvage, je la connais mal. Cela ne s'apprend pas à l'école. Si l'on n'a pas eu un grand-père chasseur et néanmoins amoureux des bêtes, ou un tonton ornithologue, il y a de fortes chances pour que les oiseaux dans le ciel restent des ombres qui passent en faisant « piou piou », et les autres, ceux qui vivent dans les haies et les forêts, des absents presque fictifs tant ils sont discrets. Un éclair de pelage entre les feuilles, une queue disparue aussitôt qu'entrevue, c'est peu pour qui n'est pas très patient. Même si l'on fait quelque effort d'attention, on se décourage vite si l'on ne connaît pas.

J'apprends depuis peu à observer, à écouter, à mettre un nom sur les oiseaux qui peuplent mon jardin. J'aimais déjà la nature, mais j'étais attentive à la végétation, presque exclusivement, en ignorant tout ce qui l'habite. Cela change non seulement ma perception de la nature mais aussi celle de moi-même dans cette nature. Auparavant, quand il m'était donné de rester seule quelque temps entourée de bois et de champs, je me sentais vraiment isolée, moi

humaine, dans tout ce vert. La conscience nouvelle de toutes ces vies autour de moi, mon attention naissante modifient totalement cette sensation. Je ne suis qu'au début de mon apprentissage mais il m'est d'ores et déjà difficile de parler de solitude à la campagne. Je suis une au milieu d'un tout vivant. C'est rassurant. Cela rabaisse un peu le caquet de mon grand moi humain, c'est une bonne chose.

Et puis il y a les autres, ceux qui vivent avec nous, dans nos maisons ou pas loin au-dehors, les pactisants avec le genre humain, de leur gré ou plus ou moins par force ou par nécessité. Je les aime aussi, je crois, d'une manière raisonnable en ce sens que la vue d'une petite truffe, d'un bel œil ou d'une touffe de poils attendrissante ne me rend pas automatiquement gâteuse.

Pour ce qui est des chiens et des chats, ceux qui partagent intimement notre vie quotidienne, je sais depuis toujours que je suis plutôt une personne « à chat ». J'ai cru remarquer, d'ailleurs, que rares sont les personnes qui sont tout à fait également « à chien » et « à chat », les deux groupes affirmant pareillement qu'on a des rapports beaucoup plus profonds, sincères, supérieurs avec l'un ou l'autre de ces animaux suivant leur préférence.

Pour ma part, je ne crois pas que les chiens soient meilleurs que les chats, ou les chats plus intelligents que les chiens. Non. Tout est question de sensibilité personnelle vis-à-vis des uns et des autres, et mon amour pour eux est non seulement raisonnable mais aussi prudent quand je pense qu'à l'intérieur des races et des genres, avec des tendances et des traits de caractère plus marqués chez les

uns ou les autres, tout est question de qualité individuelle. Je crois que ce qui est valable pour les gens l'est aussi pour les animaux : il y a des cons partout. Et aussi des types formidables. Peut-être la même proportion de lâches, de paresseux, de fourbes et de naïfs, de francs, de courageux et sincères, de ronchons, quelques-uns d'une grande intelligence, quelques rares authentiques salopards, une grosse majorité de braves gens et parfois, parfois sans doute, un être exceptionnel. Un, tout à coup, plus délicat, plus sensible, plus généreux que les autres. Comme chez nous.

Quant à préférer chien ou chat, il peut y avoir une tradition familiale – c'est mon cas. On est enclin à mieux aimer ce que l'on connaît depuis qu'on est tout petit. On n'a pas de surprise, on sait comment s'y prendre avec eux, et leur comportement particulier ne nous heurte pas. Mais ce n'est pas tout, il peut y avoir une attirance purement physique pour l'un ou l'autre.

Une petite fille de neuf ans m'a fort bien défini sa préférence alors qu'elle côtoie chiens et chats depuis des années. Elle n'est pas attirée par les chats, elle ne parvient pas à établir un contact avec eux, et elle en est désolée car elle aime pourtant « tous les animaux, même ceux qui mordent et qui piquent ». Elle fait des efforts pour aller vers eux, elle aurait bien envie de leur faire des câlins, mais à peine a-t-elle réussi à persuader doucement un chat de rester près d'elle qu'elle oublie qu'il est là, fait un geste brusque ou se lève d'un bond. Et les voilà tous deux déçus l'un de l'autre, l'animal chamboulé regardant ce petit être peu fiable qui l'a amené à s'abandonner pour l'envoyer valdinguer deux secondes après, et la petite fille frustrée,

essayant en vain de le reprendre, et trouvant encore une fois que les chats c'est bien compliqué, qu'il faut toujours prendre des gants avec eux et qu'ils s'en vont tout le temps dès qu'elle bouge naturellement. Et puis un jour elle a trouvé pourquoi ça ne « colle » pas entre elle et les chats :

« Les chats, c'est doux... Mais tellement doux que ça m'énerve. Je ne leur ferais pas de mal, ça non, j'aime trop les animaux ! Mais tu vois... ça ne serait pas vivant, je crois que je leur taperais dessus avec plaisir. »

Elle aime vraiment mieux le côté un peu rêche et brusque d'un chien, adapté à son tempérament. C'est une enfant à la tendresse rugueuse.

Ne pas déranger un chat qui s'est endormi sur ses genoux, retarder le moment de se lever pour profiter de cette douceur, de cette quiétude chaude sur soi, c'est le signe infallible de l'affection électorale pour eux. Cela ne s'apprend pas. J'ai vu mon fils, tout petit, renoncer à son goûter pour ne pas déranger notre chatte couchée sur lui. Puis se couler de dessous elle avec d'infinies précautions et des mots doux pour la rendormir. Puis il pouvait soudainement jouer bruyamment à la guerre en sautant comme un fou sur le canapé, par-dessus la chatte, mais il n'oubliait pas, au plus fort de sa bagarre imaginaire, de la rassurer au passage.

Et la chatte ne bougeait pas, de grands coups de sabre en plastique sifflant au ras de ses oreilles, tout à fait tranquille et en totale confiance. Un seul geste de la petite fille qui n'arrive pas à aimer les chats l'aurait fait fuir...

En ce qui me concerne, je ne veux pas être injuste envers les chiens car je ne les connais pas. Je n'ai jamais vécu

avec eux, mais j'en ai rencontré de très sympathiques. Je me suis parfois dit que si j'héritais un jour d'une belle et bonne bête je pourrais fort bien l'aimer et m'habituer à sa manière d'être, manière qui, jusqu'à présent, me rebute un peu. Car en effet j'ai à l'égard des chiens le même sentiment de non-attraction physique que cette enfant vis-à-vis des chats. Leurs mouvements, leur toucher me heurtent. Ça vous bouscule, c'est raide, ils ont de grands mouvements griffus (les chats, eux, peuvent rentrer leurs griffes et le font volontairement quand ils aiment), des coups de tête inattendus. L'un d'eux un jour m'a fendu la lèvre alors que je me penchais vers lui au même moment qu'il jetait son museau vers moi avec un grand coup de langue. Mes mouvements sont presque toujours a contrario des leurs. Mais cela ce n'est rien, on s'habitue, on apprend à connaître. J'apprendrais, si je décidais un jour d'avoir un chien.

J'ai vu aussi des bêtes très douces qui n'avaient pas cette brusquerie. Une femme écrivain que j'ai côtoyée un temps avait quasi réussi à faire de son énorme berger allemand une sorte de chat, tout de calme, de douceur et de silence. Il passait ses journées, et ses nuits je suppose, couché à ses pieds et elle disait fièrement : « C'est un chien qui ne sert à rien. » Elle avait la haine du dressage, des chiens rapporteurs de journaux, des chercheurs de baballe, de ceux que l'on oblige à faire le beau pour mériter leur susucre.

Sur ce terrain-là, je la suis tout à fait, j'ai toujours détesté cette domination sur l'animal, ces simagrées qu'on lui impose, mais – et je me pose véritablement la question – si le chien AIMAIT cela ? S'il avait besoin, lui, de ces rapports-là avec l'homme ? Est-ce vraiment raisonnable, et honnête,

de persuader une énorme bête musclée de devenir un tas mou étalé sur une carpeete, de prendre un chien pour en faire un chat? Je crois que si j'en avais un j'essaierais de l'aimer pour ce qu'il est et de respecter sa nature. Et de me conduire avec lui comme on se conduit avec un chien – les simagrées pour obtenir le susucre mises à part – sinon je continuerai à avoir des chats. Ce qui est probable d'ailleurs...

Car mis à part cette non-attrance physique, qui pourrait fort bien évoluer avec l'affection, il y a un obstacle plus important entre moi et les chiens : je n'aime pas ce qu'on doit être avec eux. Et on ne peut pas faire autrement, sinon on est un mauvais maître – et déjà le mot « maître » hérissé mon poil d'humaine rebelle à la hiérarchie... Il faut absolument l'éduquer, lui apprendre à ne pas sauter sur les gens, encore moins sur les jeunes enfants, le tenir en laisse la plupart du temps ou le surveiller sans arrêt pour qu'il n'aille pas renverser un cycliste ou provoquer un accident en traversant la rue soudainement, à ne pas aboyer comme un fou contre n'importe qui, à ne pas prendre en grippe les uniformes ou les clochards, à revenir quand on l'appelle, à se coucher quand on le lui demande, lui ordonner de faire ses besoins dans le caniveau, etc. Et tout cela il faut le faire sous peine d'avoir un animal insupportable, qui enquiquine tout le monde ou, pire, dangereux. En fait, avoir un chien demande que vous soyez, deveniez ou redeveniez une sorte de parent-ordonneur-surveilleur-punisseur, même avec bienveillance et pour le bien de la société, en établissant et en rappelant sans cesse que c'est vous le maître et qu'il doit vous obéir, puisque c'est un animal qui vivait ori-

ginellement en meute, avec un dominant et des dominés, et qu'il reste attaché à cette hiérarchie.

J'ai vu une personne aux prises tous les jours avec ce travail, cette attention incessante, et il est vrai que j'étais effrayée de l'énorme charge que cela représentait. Une de mes camarades de travail, témoin pendant quelques mois de cette aliénation – et aussi peu encline que moi à se l'infliger – me dit un jour, pensive : « Mon Dieu... C'est comme prendre un enfant de trois ans qui ne grandirait jamais. »

J'en ai eu froid dans le dos, moi qui ressens un tel soulagement à voir mes enfants grandir, moi qui sais avoir eu tant de mal à être un parent potable et en tout cas jamais un ordonnanceur-surveilleur-punisseur, qui ai donné le change avec beaucoup d'efforts, tenu tant bien que mal mon rôle – pardon, mes chers enfants, j'espère que vous ne serez pas trop mal élevés et que vous aurez su comme les chats vous éduquer en grande partie vous-mêmes – moi qui vois avec bonheur venir un temps de rapports plus égalitaires avec mes petits, finir bientôt leur dépendance et du même coup mon assujettissement à ce rôle d'éducateur, je ne suis pas prête à recommencer pour un animal !

- Tais-toi quand les adultes parlent !
- N'aboie pas contre les passants !
- Fais dans le caniveau !
- Essuie-toi les mains !
- Ne saute pas sur les fauteuils !
- Pas de tartine avant le dîner !
- Couché !
- Au lit !

Quelle fatigue...

Il est des gens qui s'acquittent de cela fort bien. Ils ont tout naturellement la conviction que ce sont eux qui savent, parce qu'ils sont des humains, des plus intelligents, ou des adultes, et ça ne les ennuie pas du tout de diriger leur petit monde, qu'il soit enfantin ou animal. Parfois ils éprouvent un grand plaisir à commander, et c'est moins sympathique.

Personnellement, ma répugnance pour la domination m'a aussi tenue éloignée des chevaux. J'ai bien essayé de monter dessus, d'apprendre à les diriger, et ce fut une catastrophe. Ils sont beaucoup plus gros et plus forts que moi, et l'énergie dépensée pour leur faire sentir constamment que c'est moi le maître m'a flanquée par terre moralement avant qu'ils ne s'en chargent physiquement. Une inattention de quelques secondes, un oubli de lui signifier que c'est moi qui détiens l'autorité – j'avais envie de regarder le paysage et qu'on s'entende bien, tout simplement, la bête et moi – et elle en profite immédiatement pour reprendre le dessus. Avec moi, elle n'a pas eu de mal, je n'ai aucun instinct qui me pousse à dominer la bête. A dominer qui que ce soit, d'ailleurs... Je manque de conviction, « avoir le dessus » n'est pas mon affaire. Ils sentent cela, paraît-il, les chevaux. Alors je suis restée par terre. Je les regarde gambader de loin. C'est beau... Mais qu'ils aillent où ils veulent, vraiment.

Il n'est même pas besoin que je parle de tout ce qui vit en cage, en totale dépendance, grosses ou petites bêtes à poil ou à plume de n'importe quelle couleur. Non, ce n'est pas pour moi. Un écureuil tournant névrotiquement sans



fin dans sa roue, la tristesse d'un petit œil fixé sur vous derrière une grille... La vue seule de cet emprisonnement me fait mal. Je n'y peux trouver aucun plaisir, si beau soit le plumage ou si belle la fourrure. Les barreaux sont toujours des barreaux et les chaînes des chaînes. Le spectacle de la sujétion forcée me rend triste et m'amoindrit, il me rappelle que je suis de la race des geôliers. Je ne veux pas de ce rôle-là non plus.

Mais les chats...

Les gens qui aiment les chats évitent les rapports de force. Ils répugnent à donner des ordres et craignent ceux qui élèvent la voix, qui osent faire des scandales. Ils rêvent d'un monde tranquille et doux où tous vivraient harmonieusement ensemble. Ils voudraient être ce qu'ils sont sans que personne ne leur reproche rien.

Les gens qui aiment les chats sont habiles à fuir les conflits et se défendent fort mal quand on les agresse. Ils préfèrent se taire, quitte à paraître lâches. Ils ont tendance au repli sur soi, à la dévotion. Ils sont fidèles à des rêves d'enfant qu'ils n'osent dire à personne. Ils n'ont pas du tout peur du silence. Ils ne s'arrangent pas trop mal avec le temps qui passe, leur songe intérieur estompe les repères, arrondit les angles des années.

Les gens qui aiment les chats adorent cette indépendance qu'ils ont, car cela garantit leur propre liberté. Ils ne supportent pas les entraves ni pour eux-mêmes ni pour les autres. Ils ont cet orgueil de vouloir être choisis chaque jour par ceux qui les aiment et qui pourraient partir librement, sans porte fermée, sans laisse, sans marchandage. Et rêvent bien sûr que l'amour aille de soi, sans effort, et

qu'on ne les quitte jamais. Ils ne veulent pas obtenir les choses par force et voudraient que tout soit donné.

Les gens qui aiment les chats, avec infiniment de respect et de tendresse, auraient envie d'être aimés de la même manière – qu'on les trouve beaux et doux, toujours, qu'on les caresse souvent, qu'on les prenne tels qu'ils sont, avec leur paresse, leur égoïsme, et que leur seule présence soit un cadeau.

Dans le doute de pouvoir obtenir pour eux-mêmes un tel amour, ils le donnent aux chats. Ainsi cela existe. Ça console.

Les gens qui aiment les chats font une confiance parfois excessive à l'intuition. L'instinct prime la réflexion. Ils sont portés vers l'irrationnel, les sciences occultes. Ils mettent au-dessus de tout l'individu et ses dons personnels et sont assez peu enclins à la politique. Les tendances générales, les grands courants, les mouvements d'opinion, les embrassements de foule les laissent aussi circonspects que leur animal devant un plat douteux. Et si leur conviction les pousse à s'engager, une part d'eux-mêmes reste toujours observatrice, prête au repli dans son territoire intime et idéaliste, toujours à la frange, comme leurs compagnons, d'un pacte avec la société et d'un retour vers une vie sauvage dans l'imaginaire.

Les gens qui aiment les chats sont souvent frileux. Ils ont grand besoin d'être consolés. De tout. Ils font semblant d'être adultes et gardent secrètement une envie de ne pas grandir. Ils préservent jalousement leur enfance et s'y réfugient en secret derrière leurs paupières mi-closes, un chat sur les genoux.

- A quoi penses-tu ?
- A rien...
- Tu ne dis rien. Tu es triste ?
- Oh, non !
- Tu es fatigué ?
- Non, je rêve, c'est tout.

Enfin, j'ai cru remarquer que les gens qui aiment les chats étaient souvent ainsi...

J'aime les chats.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 1999. N°35419 (99-0508)

